

ORIGINES HELLENISTIQUES DU CHRISTIANISME

L'Histoire des origines du christianisme est à réexaminer à partir de points de vue nouveaux ; elle demande à être revue, corrigée, complétée dans un esprit scientifique et objectif, c'est-à-dire dépourvu de tout présupposé doctrinal et dégagé de toute métaphysique ou de toute superstition. Au XX^e siècle, l'homme a le devoir de considérer toute croyance comme une hypothèse provisoire ; il ne doit pas ignorer que l'histoire des débuts chrétiens, telle qu'elle nous est enseignée, ne correspond plus ni aux besoins d'une foi raisonnable (dans la mesure où une foi peut être raisonnable), ni aux silences de notre documentation, ni aux exigences de la science.

Nous ne discuterons pas ici de notions comme celles de Dieu, d'Immortalité, de Résurrection, de Rédemption ; nous ne nous demanderons pas comment un chrétien d'aujourd'hui peut admettre que le Christ, mort et ressuscité en Palestine il y a dix neuf siècles environ, peut être présent à la fois au ciel près de son père et dans chacune des milliers d'hosties distribuées quotidiennement aux fidèles du monde entier. Ce sont là des problèmes que, seuls, les théologiens peuvent avoir l'air de résoudre ; ce sont aussi et surtout des refuges, d'autant plus sûrs qu'ils sont insondables, pour la pensée des mystiques et des gens inquiets en quête d'une foi qui rende la vie acceptable en illuminant leurs journées.

=====

En revanche, si nous écartons le dogme, nous retenons toute la partie historique du christianisme. Car, dès l'instant où une religion prétend appartenir à l'histoire des faits positifs, où elle nous assure par exemple qu'elle a été fondée par un homme à une certaine date et dans un canton précis de l'univers, elle devient justiciable de nos vérifications et de notre esprit critique.

Or, nous l'avons écrit ailleurs (1), le Jésus-Christ de nos évangiles est inconnu des écrivains païens et juifs du premier siècle ; dans les textes chrétiens eux-mêmes, il est tout d'abord présenté comme un dieu avant d'être considéré comme un homme. L'Histoire profane ignore la crucifixion d'un prophète à Jérusalem vers l'an 30 de notre ère. L'existence d'une première Eglise à Jérusalem est loin d'être établie. La prétendue existence de l'homme-dieu des Chrétiens ne nous est contée que par des évangiles qui, contrairement à ce qu'on affirme, ne doivent pas être antérieurs aux années 130 et ces récits sont tout emplis de contradictions et d'impossibilités.

On nous assure également que le christianisme vient du judaïsme mais, quoique fondée en tradition, cette opinion est fautive en partie, surtout quand elle s'exprime d'une manière aussi simpliste. La question est, en effet, complexe et il y a lieu de tenir compte de faits importants qui s'insurgent contre cette assertion. Certes, l'on trouve dans le Nouveau Testament un grand nombre de conceptions, d'épisodes, de citations qui viennent d'Israël mais on ne sait ni quand ni comment ils ont rejoint une religion chrétienne qui ne les comportait pas tout d'abord. La présence de certains passages juifs dans un texte ne prouve pas nécessairement que la filiation de ce texte est juive ; il peut y avoir eu emprunt ou même fusion d'éléments divers. C'est pourquoi, ces traits juifs doivent être analysés si l'on veut comprendre leur présence

dans le Nouveau Testament et soupeser leur influence.

Si, avant toute conclusion orthodoxe, on use de cette méthode prudente que n'eut pas désavouée Descartes, on s'aperçoit qu'à l'analyse ces éléments juifs perdent beaucoup de leur importance apparente. D'essentiels et de fondamentaux, ils deviennent secondaires et accessoires. Ainsi, Abraham - si souvent cité - n'apporte rien au christianisme ; son dieu Iahvé n'est nullement (comme certains l'affirment) le Dieu père des Chrétiens et du Christ et il n'a jamais été constitué par les trois personnes de la Sainte Trinité catholique. La circoncision n'est jamais parvenue à s'insérer dans les rites chrétiens, lesquels lui opposent le baptême. Le sabbat lui-même n'a pas pu imposer. Les Juifs n'ont jamais admis que l'Esprit de Dieu ait pu féconder une femme et que celle-ci, tout en restant vierge, ait donné naissance à un Messie. La Cène chrétienne où Jésus donne son sang à boire était abominable aux yeux des vrais juifs qui savaient que la Genèse interdisait d'absorber du sang. Ces quelques constatations permettent de conclure que les Juifs qui sont venus au christianisme n'étaient pas des Juifs très attachés aux croyances et pratiques de leurs ancêtres ou à l'autorité du grand-prêtre de Jérusalem ; ils font penser à des membres de la Diaspora, éloignés de Palestine et imprégnés de pensée païenne.

Quand l'évangile de Marc fait dire à Jésus (X 12) qu'une femme qui répudie son mari et en épouse un autre est adultère, cela se passe assurément ailleurs qu'en Judée puisque le droit juif ignorait le divorce acquis à l'initiative de la femme. Quand il rapporte, avec les trois autres évangiles, que Jésus fut entermé dans le tombeau de Joseph d'Arimathie, son récit ne peut pas concerner la Palestine ; c'était en effet un outrage cruel pour les Hébreux que de placer un mort dans une sépulture qui n'était pas la sienne ou dans la tombe d'une autre famille car on brisait ainsi l'unité de la tribu ou de la famille. Selon la Bible juive, "maudit est celui qui est pendu au bois (ou crucifié)" tandis que pour les Chrétiens, l'objet de leur adoration est précisément un crucifié. Selon Saint Matthieu (I 20-24), un ange vint annoncer à Joseph que le fils de la Vierge serait nommé Emmanuel ; or on l'appela Jésus. (*)

Tels sont quelques uns des faits qui s'opposent à l'opinion commune selon laquelle le christianisme serait né du Judaïsme.

=====

Mais, va-t-on penser, si l'apparence juive du christianisme est toute de surface, d'où viennent donc les traits essentiels de cette religion ? Ils ne peuvent provenir que des cultes païens qui cernaient la Palestine de toutes parts, qui provoquaient la formation de sectes juives en marge de l'orthodoxie et entretenaient un vaste syncrétisme d'où sortaient des philosophies et des religions nouvelles. Le christianisme n'aurait pas pu naître sans l'apport de la philosophie grecque et des religions de mystère.

D'abord, la langue des Chrétiens a été le grec. C'est en grec que sont écrits les livres du Nouveau Testament. C'est en grec que parlent Jésus et les apôtres. Jésus est le même nom que Jason. Christ est une mauvaise prononciation de Chrestos, mot grec qui signifie le Bon, d'où notre Bon Dieu. Nous ne possédons pas un seul fragment de manuscrit chrétien en hébreu, ce qui n'empêche nullement certains théologiens têtus d'affirmer que le premier évangile a été hébreu. Quand les évangélistes citent la Bible juive, ils choisissent leurs passages dans les traductions grecques de l'Ancien Testament. Les premiers diacres étaient des Hellenistes.

Les Pères de l'Eglise reconnaissaient sans peine ce qu'ils devaient aux Grecs. Justin osait écrire : "Ceux qui ont vécu selon le Verbe sont chrétiens ... sent-ils pas sé pour athées, comme chez les Grecs Socrate, Hérodote et leurs semblables". Après lui, Clément d'Alexandrie écrivait : "Paul nous a enseigné d'une manière

(*) comme le demandait l'ange de saint Luc (I 31).

païenne . . " et "Homère a parlé du Père et du Fils comme par une divination heureuse.. Platon et Pythagore ont rencontré la vérité dans certaines paroles prophétiques". Et - alors qu'aujourd'hui personne ne se permet de parler du mythe du Christ ou des mythes chrétiens - Justin écrivait voici déjà dix-huit siècles : "Si nous disons que le Christ, Verbe de Dieu, est né de Dieu par un mode particulier de génération, c'est une dénomination qui lui est commune avec Hermès... Dionysos a été mis en prison comme Jésus... le Christ est né d'une Vierge comme Persée, il guérissait comme Esculape, il est monté au ciel comme les Dioscures... "

Les ressemblances, parallélisme, similitudes entre le Christ et les divinités païennes sont nombreuses ; certaines même sont plus que troublantes, elles emportent la conviction, surtout si la comparaison porte sur les dieux qui meurent et qui ressuscitent.

Ainsi, la déesse de Babylone, Ishtar, descendait du ciel où elle était réduite à l'impuissance mais elle était bientôt réanimée et remontait au ciel ; elle avait été précédée dans les légendes par une autre déesse, Inana, qui était jugée aux Enfers, tuée, pendue au bois pendant trois jours puis elle ressuscitait et quittait le monde infernal.

Toujours à Babylone, le dieu Mardouk subissait une Passion ; il se rendait à une montagne d'où il descendait aux Enfers pour livrer combat à la Mort ; un autre personnage accusé de crime était relâché. Mardouk était mis à mort mais il ressuscitait. Or, on le sait, Jésus se rendait souvent à sa montagne, Barabbas était relâché, Jésus descendait aux Enfers, il ressuscitait après avoir été pendu au bois pendant trois jours.

Lors des fêtes du dieu Attis, celui-ci représenté par un pin entouré de bandelettes ressuscitait après trois jours et les cérémonies se terminaient par un repas sacramentel suivi des épousailles mystiques du dieu ; or les évangélistes ont gardé le souvenir de la Cène et des Noces de Cana et Saint Augustin s'indignait d'entendre dire que "le dieu au bonnet phrygien est chrétien".

Les fêtes d'Adonis duraient trois jours également et se terminaient par la résurrection du dieu. Selon Saint Jérôme, la grotte de Bethléem où s'élevèrent les vagissements du Rédempteur avait déjà entendu les lamentations sur la mort d'Adonis ; celui-ci avait été avant Jésus un dieu-fils. Il était également Pasteur céleste, Charpentier, Seigneur du filet. A Alexandrie, on l'assimilait au grain et sa soeur s'appelait "vin du ciel" - le grain et la grappe étant mis à mort rituellement. De même, Jésus était le pain descendu du ciel ; il était aussi la Vigne ; le vin était son sang tandis que le pain était son corps. Un autre dieu, Dionysos était le dieu du vin et, parfois, il était représenté comme marchant sur les eaux.

Ces quelques analogies, choisies parmi bien d'autres, suffisent (du moins dans un résumé comme celui-ci) à montrer qu'à ses débuts la religion du Christ n'avait rien d'original ni d'exclusif. Jésus était un dieu comme les autres - et sa nature était de la même nature que celui des autres dieux et l'on peut supposer que se pratiquaient maints échanges entre ceux-ci et celui-là. C'est ainsi qu'un bon chrétien pouvait provenir - au quatrième siècle encore - des mystères parens. Un exemple, célèbre à ce point de vue, est celui de saint Cyprien, évêque de Carthage (mort en 258) ; il avait été dans son enfance voué à Apollon, initié à la dramaturgie du serpent, à sept ans initié à Mithra, à dix ans à Déméter et à Koré ainsi qu'au serpent de Pallas sur l'Acropole. A quinze ans il avait passé quinze jours sur l'Olympe en compagnie de sept hiérophantes. Il avait participé ensuite aux mystères de l'Héra d'Argos, à la philosophie des quatre éléments.

aux mystères d'Artémis, à certains mystères égyptiens ; à trente ans, il s'était rendu en Chaldée pour y apprendre les secrets de l'astrologie. Il s'installa enfin à Antioche. On peut en conséquence estimer que ce païen mystique se convertit au christianisme comme il s'était initié à un grand nombre de mystères et qu'il savait qu'il pénétrait dans un monde religieux qui ne lui était pas radicalement étranger.

Une telle évolution, une telle "quête" initiatique n'avait alors, et depuis longtemps, rien d'extraordinaire. Déjà, vers 131, l'empereur Hadrien écrivait qu'en Egypte "ceux qui adorent Sérapis sont en même temps chrétiens et ceux qui se disent évêques du Christ sont dévôts à Sérapis". On conçoit que les théologiens veuillent mettre en doute l'authenticité d'un pareil texte mais il existe d'autres témoignages dans le même sens. Ainsi, vers 430 - époque où l'on pourrait croire que le christianisme était répandu partout et était partout le même - le prêtre marseillais Salvien écrivait que les chrétiens de Carthage adoraient la déesse céleste (ou démon des Africains) soit immédiatement après le Christ, soit même avant.

Que depuis ces temps anciens, le christianisme ait évolué et soit devenu différent de ce qu'il était alors, qu'il apparaisse aujourd'hui original par rapport à ses débuts et aux cultes dont il était entouré, on ne saurait le contester, mais on ne saurait pas non plus nier raisonnablement qu'il est né dans une ambiance païenne.

On ne prend pas garde à deux faits importants : 1° Les origines ont été dissimulées sous un vernis juif qui est venu recouvrir les premiers écrits chrétiens et a dénaturé les traces de paganisme qui s'y trouvent encore. 2° D'autre part, les mystères à initiation ont influencé le christianisme naissant mais ils comportaient une large part de secret, ce qui explique pourquoi ces traces, quoique discernables, ne sont pas plus nombreuses.

On ne doit pas omettre également le fait qu'avant d'être prêché, puis mis par écrit, le mouvement chrétien lui-même constituait un mystère. C'est saint Paul qui, vers l'an 50, rompit en partie le secret des révélations dont il avait fait son profit mais il ne les confiait que progressivement à ses adeptes et certaines de ses communautés continuaient à conserver leurs traditions secrètes. L'Eglise le reconnaît puisque, vers l'an 200, elle traitait les mystères païens de "singerie diaboliques des mystères chrétiens". Certes, au début du IV^e siècle, la conversion d'élites païennes et de la plupart des cités enleva beaucoup d'intérêt aux doctrines ésotériques ; il en fut de même quand le baptême des enfants se généralisa et quand les barbares adoptèrent en masse le christianisme. Mais si le mystère chrétien se réduisait à une minorité, il restait connu de l'Eglise à l'état de tradition non écrite, c'est-à-dire comme un ensemble de rites, de gestes, de paroles, de prières, tous actes religieux qui - pour le clergé éclairé du moins - gardait une signification profonde et précieuse, qui se transmettait à tous ceux qui en étaient dignes.

Cette "discipline de l'arcane" (nom donné à cette tradition au 17^e siècle) devint inconnue du "grand public" à partir du 5^e siècle environ ; (2) quant aux foules elles ne l'avaient jamais connue.

Après Paul, l'évangile de Marc montre encore que les premiers chrétiens bénéficiaient d'un enseignement secret "tandis qu'aux autres, ceux du dehors, tout était présenté en paraboles". L'évangile écrit servit à vulgariser le mystère dont il devint la négation ; il était fait pour les ignorants, pour la prédication, tandis que les "vrais" chrétiens se transmettaient en secret la tradition sacrée. Et c'est dans les évangiles que les historiens vont chercher l'explication du christianisme !

Quoiqu'il en soit, Paul révélait un mystère ; son Christ était un dieu qui mourait et qui ressuscitait ; son baptême était le gage de la résurrection spirituelle des adeptes

qui l'imitaient. Sa mort n'était pas la crucifixion matérielle (romaine ou juive) telle qu'on nous la raconte ; elle était symbolique et cosmique. Pour Paul, la croix était le char céleste de triomphe du Christ. Le mystère qu'il révélait avait été caché "depuis les temps anciens" (preuve de son antiquité) et le dieu des Juifs l'ignorait. Sa vision du monde était dualiste ; il opposait le monde d'en haut au monde d'en-bas, le Christ au dieu des Juifs, la grâce gnostique à la Loi juive, l'esprit à la chair, le baptême à la circoncision, sa communion ne comportait nulle manducation du dieu ; il ignorait l'existence d'Hérode et de Pilate, de Joseph et de Marie, d'Anne et de Caïphe, des Mages et des bergers, la naissance miraculeuse de Jésus. Or, le grand apôtre ne nous est connu que par ses lettres et celles-ci sont nettement antérieures aux évangiles (3).

Aucun doute n'est donc permis à ceux qui font passer la raison avant la crédulité, l'histoire avant les légendes ou les fables. Si le Christianisme a conquis l'Europe, c'est parce qu'il était une religion de mystère. On ne peut pas imaginer qu'un empereur romain quelconque ait accepté d'adopter ou de protéger une religion dont le héros aurait été un messie juif condamné et crucifié par l'armée romaine. Le vocabulaire de la nouvelle religion, ses idées, ses pratiques sont essentiellement grecs et elle a subi d'autres influences païennes parmi lesquelles on discerne celles en provenance de Babylone, de l'Iran et d'Asie mineure. Le Christianisme a été un syncrétisme, un mélange, un brassage des idées religieuses du proche-Orient au début du premier siècle de notre ère. Il apportait le salut de l'âme et sa résurrection ; il en offrait les moyens.

Envisagée sous cet angle, l'Histoire du Christianisme est à réviser ; à ceux qui entreprendront cette tâche, elle réserve des surprises passionnantes. (4)

Georges ORY

(1) voir G. ORY, Analyse des origines chrétiennes, Ed. rationalistes, 16 rue de l'Ecole Polytechnique, Paris 4 F 50.

(2) G. ORY, Le christianisme et les mystères, 1 F 50, Ed. rationalistes.

(3) Les épîtres de Paul dont nous n'avons qu'un texte assez altéré ont été écrites entre les années 40 et 60 environ. L'évangile a été mis par écrit pour la première fois, et sous des formes multiples, vers 130 seulement. Les théologiens plaident, sans aucune preuve, pour des dates plus anciennes, vers 80-90 par exemple.

(4) Pour compléter cet article, lire :

Un mythe chrétien primitif, Cahier du Cercles Ernest Renan, 3 rue Récamier, Paris 7^e 2 F 50.

Ambiguïté des sources judaïques du christianisme, Cahier Renan, 2 F 50.

Une chronologie des origines chrétiennes, Cahier Renan, 2 F 50.

© LES PRISMES 1965

av. Maréchal Leclerc
34 Montpellier

C. C. P : 988 04

Tél : (67) 72. 32. 04